

... Les études comprenaient des stages dans les services des hôpitaux. Avec les autres étudiantes, nous étions coincées entre deux mondes. D'un côté, celui des infirmières de l'Assistance Publique qui nous traitaient assez durement. Pour elles, nous étions des petites bourgeoises, bonnes pour vider les bassins et faire les lits. Mon père avait choisi pour moi une école privée. Les infirmières marquaient la différence entre nous et les « petites bleues », les élèves de l'Assistance Publique. L'autre monde que nous côtoyions, fort heureusement, était celui des médecins, qui m'impressionnaient par leur intelligence.

Je garde un souvenir spécial d'un stage au sein du service d'un Professeur renommé. La surveillante, une femme plutôt énorme au teint rouge vif, y était particulièrement peu cordiale avec nous, les stagiaires. Et surtout, j'étais terrifiée par certains malades, ceux qui souffraient de cirrhose du foie, offrant à ma vue leurs ventres énormes et leurs mines patibulaires. Ils n'étaient pas plus méchants que d'autres, seulement très malades et vraiment terrifiants. Je leur trouvais des têtes de révolutionnaires, ceux représentés dans les manuels scolaires. Il ne leur manquait que le bonnet phrygien. Heureusement, au chevet des ces malades, la vue fort réconfortante des externes me remontait le moral. Toutes les semaines, le Professeur, rassemblait l'ensemble de ses élèves dans une grande salle pour un cours spécifique. D'un côté se tenaient tous les étudiants, et sur l'estrade, le Professeur et ses assistants. Chacun leur tour, les médecins exposaient leur patient à l'auditoire. Ils donnaient les

grandes lignes du cas médical puis le malade était physiquement présenté. Il était demandé à ces pauvres gens à moitié dénudés de décrire leurs symptômes à l'auditoire. Le patient arrivait en chemise de nuit et donnait des détails sur ce qu'il ressentait, comme il le pouvait. C'était passionnant mais terriblement cruel pour les pauvres malades. Les élèves souriaient en douce. Notre gêne était difficile à contenir. Cette mise en scène m'a particulièrement marquée. À l'époque, l'hôpital ne faisait pas cas de l'intimité des malades. Ils demeuraient les uns si peu distants des autres, jusqu'à quarante dans des salles, dans mon souvenir, follement hautes de plafond.

En deuxième année, j'avais pris mes habitudes et mes repères. En arrivant dans les services, je m'arrangeais pour mentionner mes origines bretonnes. Il y avait toujours de nombreuses infirmières de cette région, qui m'accordaient plus facilement leur sympathie. Dans un service de médecine, un jour, l'on m'a demandé de soigner une lépreuse, dont il fallait changer les pansements. Cela me dégoutait un peu, car je devais les manipuler à la main ; nous n'utilisions pas de pinces en service de médecine. La lépreuse s'est mise à pousser de petits cris. Juste à côté du lit, un externe étudiait son cas. À mon grand étonnement, il s'est adressé à la patiente : « Madame, restez tranquille, cette jeune fille fait tout ce qu'elle peut pour que cela se passe bien. » Je l'ai considéré. Si un jour je dois faire une bêtise, ce sera avec ce garçon, ai-je aussitôt pensé.